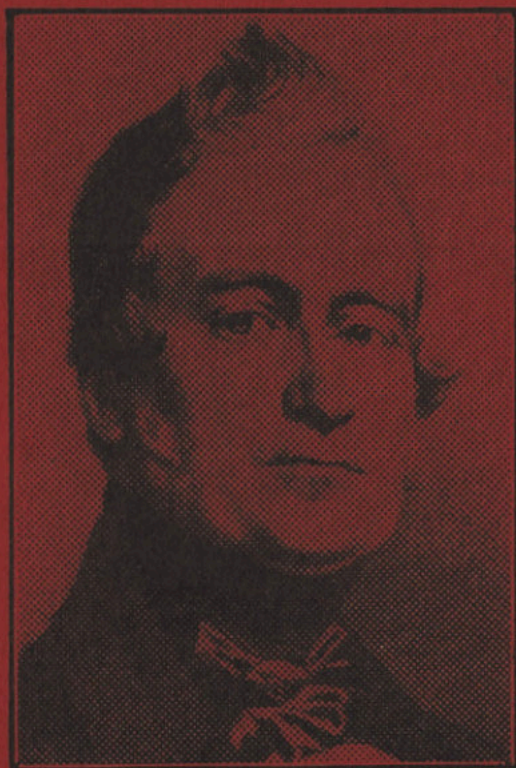


Asticou



CENTENAIRE DE
LOUIS-JOSEPH PAPINEAU
(1871-1971)

Cahier n° 8
de la
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
Musée de l'Outaouais
Parc Jacques-Cartier
C.P. 7
Hull (Québec)

Décembre 1971

Asticou

Organe de la Société historique de l'ouest du Québec

Directeur : M. Augustin Potvin, président de la SHOO et administrateur
du Musée de l'Outaouais, 42, rue Cinq-Mars, Hull (Québec).
771-5797.

Rédacteur en chef : M. Jacques Gouin, vice-président de la SHOO et con-
servateur du Musée de l'Outaouais, 59, rue Pharand,
Hull (Québec), 771-2987.



Sommaire

1. Espoirs et inquiétudes Augustin Potvin... p. 3
2. Foi et histoire M^{re} Paul-Émile Charbonneau... p. 4
3. Papineau, gloire du Canada français Séraphin Marion... p. 7
4. Jean Dallaire, peintre canadien Georges-E. Carrière... p. 16
5. La vie de l'illustre Joe Montferrand :
Présentation Gilles Lemieux... p. 27
Texte Sir Wilfrid Laurier... p. 30

Conseil de la SHOO

Président : Augustin Potvin; vice-président : Jacques Gouin; secrétaire :
Robert Potvin; trésorier : M^{re} René-L. Ménard; conseillers : Lucie Béliveau,
Hervé Bernard, Guillaume Dunn, Jean Laplaine et Roger Marois.

x

x

x

L'histoire est la philosophie enseignée par l'exemple.

— Dénys d'Halicarnasse.

Le premier rapport Spicer

ESPOIRS ET INQUIÉTUDES

Face aux transformations rapides que subit la région québécoise de l'Outaouais, le premier « rapport annuel » que vient de publier le commissaire aux langues officielles, M. Keith Spicer, revêt une singulière importance.

Je cite en particulier l'essentiel d'un passage de la page 4, intitulé **Un point de vue réaliste sur le rôle du Québec** : « Ce n'est évidemment pas dans les communautés francophones des provinces à majorité anglophone, ni même dans les écoles de langues du gouvernement fédéral, que peuvent se déployer les efforts décisifs pour protéger et enrichir le patrimoine linguistique français au Canada. Ce qui se fait dans ces domaines est indispensable et digne d'un appui soutenu. Mais à longue échéance, l'avenir du français en Amérique du Nord dépendra surtout de la façon dont le Québec saura affermir sa principale langue de culture pour en faire une langue de travail et d'échanges sociaux. En définitive, la vitalité du français partout au Canada reposera sur le dynamisme, voire la saine prédominance, du français dans ce territoire où les francophones forment la majorité et possèdent des institutions qui reflètent cette réalité... »

« ...Toutes les hypothèses actuellement discutées au Québec sur le statut du français tendent d'une façon ou d'une autre, semble-t-il bien, à rehausser ce statut ou à l'ancrer plus profondément dans les lois... Le Bureau du Commissaire peut appuyer, dans le secteur québécois de l'administration fédérale, la volonté maintes fois exprimée de faire du français, au Québec, la langue essentielle des échanges officiels, économiques et sociaux. À cette fin, le Bureau peut d'abord insister pour que tous les services fédéraux au Québec soient assurés en français, aussi bien que, dans les cas prescrits par la Loi, en anglais. Ensuite, il peut défendre le droit des employés fédéraux de travailler dans la langue officielle de leur choix, politique dont ne saurait que bénéficier la majorité francophone des quelque 75,000 employés fédéraux au Québec. »

Nous souhaitons ardemment que le Bureau du commissaire aux langues puisse, sans encombre, donner suite à ces excellents principes. Nous croyons toutefois qu'il devra redoubler d'efforts pour imprimer au déménagement de fonctionnaires à Hull une orientation telle que les francophones authentiques occuperont chez nous, dans les nouveaux édifices fédéraux, la plupart des emplois et des postes de commande, afin que le français ne devienne pas, comme il l'est encore dans trop de bureaux de l'État central à Ottawa, et même à Hull, une simple langue seconde, utilisée surtout sous forme de traduction.

C'est là, selon un terme en vogue, un « défi » de taille qui, à moins d'être victorieusement relevé, fera tomber tous nos espoirs, sinon toutes nos illusions.

AUGUSTIN POTVIN

FOI ET HISTOIRE

Homélie prononcée par
Mgr Paul-Émile Charbonneau, Évêque de Hull
Chez les Servantes de Jésus-Marie
le 13 juin 1971 à l'occasion du
Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

C'est le propre des gens qui s'adonnent à l'histoire de chercher des liens entre les faits découverts, de s'arrêter aux détails, d'être perfectionnistes.

C'est pourquoi, je ne suis pas étonné que, à l'occasion de votre Congrès, vous célébriez la fête d'aujourd'hui, la fête du Corps et du Sang du Christ ou encore sous le nom plus connu de la fête du St-Sacrement, dans ce couvent de Religieuses priantes, dans ce couvent où des femmes consacrées font l'adoration perpétuelle du St-Sacrement.

Personnellement, je suis très heureux d'être parmi vous, ce matin, et aussi très heureux de célébrer l'Eucharistie en cette fête du St-Sacrement, dans cette maison privilégiée du diocèse de Hull, maison d'où rayonne la force et la chaleur de l'Eucharistie.

Il me semble que ce matin, dans ce haut lieu de prière eucharistique, nous pénétrons un peu plus profondément à l'intérieur du grand mystère d'amour de Jésus qui nous donne son Corps et son Sang en nourriture et en breuvage pour que nous vivions. Il me semble que, ce matin, nous comprendrons plus globalement le sens de cette fête du Corps et du Sang du Christ.

Les lectures que nous venons d'entendre nous lancent une double invitation. Il y a une double leçon à tirer de cette fête du Très St-Sacrement.

La première, c'est un acte de foi à faire en la présence réelle du Corps et du Sang du Christ dans le pain et le vin, la reconnaissance de l'amour inventif de Jésus pour nous dans l'eucharistie où il se donne vraiment. La deuxième leçon c'est l'engagement que notre foi en l'Eucharistie comporte pour nos vies, c'est-à-dire que l'Eucharistie n'est pas seulement un bien personnel, que l'on s'approprie pour soi, mais qu'il suppose « partage avec les autres ».

Jésus est vraiment présent dans le pain et le vin. La 2^e lecture, la lettre de Paul que vous avez entendu proclamer nous le dit, dans un texte qui devrait intéresser des historiens, par sa précision : « Moi, Paul, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur : la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit, et dit : « Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Après le repas, il fit de même avec la

coupe en disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance établie par mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi. » Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, dans l'espérance de sa venue.

Le mystère de l'Eucharistie, c'est le mystère de l'amour, je dirais, « inconcevable » de Jésus. Non seulement, il est venu annoncer la Bonne Nouvelle du Salut, pendant trois ans. Non seulement donnera-t-il sa vie sur la Croix pour nous. Mais encore son amour le rend inventif. Afin de rester parmi nous, pas seulement chez nous, mais en nous, il trouve le moyen, — et il n'y a que l'amour qui peut faire trouver ce moyen, — de se rendre présent dans l'Eucharistie. Et il donne ce pouvoir à ses apôtres et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres, de faire l'Eucharistie : « Faites ceci en mémoire de moi. »

C'est ainsi que depuis vingt siècles Jésus est parmi nous, Jésus est en nous.

Je viens de dire « Jésus est en nous ». Et j'en arrive à la 2^e consigne des lectures de cette liturgie de la fête d'aujourd'hui.

Est-ce que cela change quelque chose que Jésus soit en nous par l'Eucharistie ?

Il peut arriver que sans trop y réfléchir en profondeur et parce que nous avons été éduqués ainsi, nous voulons bien croire en la présence de Jésus dans l'Eucharistie. Mais cette foi, comporte-t-elle pour nous un engagement qui compromette notre vie ? A-t-elle autre chose comme résultat qu'une relation personnelle entre Jésus et chacun de nous ? Est-ce que cela paraît dans nos vies, sommes-nous un signe visible de notre croyance ?

Croire en l'Eucharistie, c'est rayonner cette joie intérieure qui nous envahit. C'est rayonner, comme Louis Veullot, journaliste et historien, dont on disait, — j'espère que ma citation de mémoire est juste, — qu'il « portait sa tête comme un St-Sacrement ».

Reconnaissons-nous avoir besoin de quelque chose ? Comblés comme nous le sommes, qu'attendons-nous ? Pourtant le Seigneur ne rassasie que ceux qui ont faim.

Est-ce que l'Eucharistie pour nous suppose « partage avec les autres » ?

Dans l'esprit de N.-S., il nous a donné son Corps et son Sang pour que notre vie personnelle, sans doute, s'accroisse. « Pour que nous ayons la vie, la vie en abondance », comme il nous le dit.

Dans son esprit également, l'institution de l'Eucharistie voulait être une invitation pour ceux qui s'en nourriraient, à partager avec les autres, à penser aux autres, et en particulier à ceux qui ont faim, aux déshérités.

Comme des historiens scrutent un texte, reprenons les lectures de ce matin. S. Paul rapporte les mots de N.-S. : « Il prit le pain, le rompit

et dit : Ceci est mon corps. » Le « ceci » désigne non seulement le pain, mais aussi le fait de rompre, c'est-à-dire le partage. Et lorsqu'il est question du vin, Jésus dit : « Ceci est la coupe de mon sang. » Ici également, on constate qu'il n'est pas seulement question du vin, mais aussi de la coupe, de cet instrument qui sert au partage.

Et si nous prenons l'Évangile, cet évangile de la multiplication des pains qui annonce l'Eucharistie nous pouvons découvrir cette volonté de Jésus de nous inviter à penser aux autres. Jésus n'a pas créé le pain dont il s'est servi pour nourrir la foule, Il a voulu avoir besoin de l'un des assistants, il a cherché une collaboration. Il a dit à ses apôtres : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Il a fallu que quelqu'un se décide à donner son pain et ses poissons. Il a fallu que quelqu'un commence à partager et déclenche cette réaction en chaîne de la générosité.

Mes frères, croire vraiment à l'Eucharistie, cela suppose aussi que nous croyons à la nécessité de partager notre pain avec les autres.

Et je termine par un petit fait qui devrait intéresser des historiens. Ici, dans cette maison, est décédée, il y a un mois, une Religieuse, à l'âge de 103 ans, Sr. Mechtilde. Tout le monde dans Hull la connaissait. C'était une institution dans Hull. Qu'est-ce qu'elle avait cette Religieuse pour être un si grand personnage dans Hull. Son âge avancé ? Non. Il y a 60 ans, qu'elle était un grand personnage. Ce qu'elle avait ? Cette adoratrice de l'Eucharistie s'occupait aussi des pauvres.

Sa vie synthétise tout ce que l'on vient de dire. Elle croyait vraiment en l'Eucharistie parce qu'en même temps, elle partageait avec les petits. Je pense que Sr. Mechtilde qui n'était pas une théologienne avait vraiment pénétré dans le mystère de l'Eucharistie.

Mes frères, voilà je pense, les grandes leçons de cette fête du St-Sacrement.

Croire en l'Eucharistie qui nous donne la vie, c'est aussi croire à la nécessité pour nous de partager notre pain avec ceux qui en ont le plus besoin.

Durant cette célébration eucharistique, nous demanderons au Seigneur que nous tous qui participons au rite du pain et du vin, nous rayonnions la bienveillance de Dieu, dans nos relations avec les hommes. Et pour vous, plus particulièrement, nous demanderons au Seigneur qu'Il vous fasse découvrir notre passé, sous l'éclairage de l'Évangile de Jésus-Christ et que vous transmettiez cet héritage avec toute la force et le dynamisme de foi qu'il comporte : ce sera votre façon à vous de partager avec les autres, de rayonner également votre foi puisée dans l'Eucharistie.

M^{re} PAUL-ÉMILE CHARBONNEAU

PAPINEAU, GLOIRE DU CANADA FRANÇAIS *

En deux alexandrins percutants, Fréchette l'a immortalisé :

**Il fut tout une époque et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse.**

Avant d'être grand orateur et homme d'État, Papineau s'imposa comme l'ennemi-né de la « clique du Château » composée presque entièrement de francophobes arrogants et prébendés. Aux yeux de ces amis du gouverneur, Papineau fut tenu pour l'incarnation même de tout ce que ces gens abhorraient le plus dans cette Nouvelle-France qui deviendrait, comme du moins ils le croyaient, une Nouvelle-Angleterre.

Arthur Lower¹ a stigmatisé, en une page qui mérite de passer à la postérité, ces hauts fonctionnaires rapaces :

"These men... represented in various shadings the quintessence of eighteenth-century English Toryism in all the depth of its intolerance, its lack of imagination... its total inability to see how the world looked to other people. These men and their fellow senior officials enjoyed the fruits of conquest in a hard literal sense."

Ces hauts fonctionnaires savouraient donc les fruits de la conquête au sens strict du terme. Exemples ? Un Ryland, en 1807, cumulait plusieurs fonctions qui lui rapportaient annuellement 1300 livres sterling, ce qui représenterait aujourd'hui plus de \$30,000. Un Jonathan Sewell, qui exerçait, lui aussi, plusieurs fonctions, recevait 3172 livres sterling par année, c'est-à-dire l'équivalent de plus de \$70,000, aujourd'hui. Sommes coquettes, il faut bien l'avouer, que devaient partiellement acquitter de pauvres habitants.

Et Lower de broser un portrait plein de relief et de vérité :

"The mere knowledge that English functionaries were being given such sums, the sight of them swelling about, the arrogance of their attitude, these were enough in themselves to provoke intense resentment on the part of Canadians of standing... The wonder is that they stood it as long as they did."

Avec ses 92 résolutions, Papineau purchassa, jusque dans leurs derniers repaires, ces individus âpres au gain. Stanley B. Ryerson² n'a pas craint de les nommer et de les dénoncer sans oublier sir John Caldwell, prévaricateur de grande classe, qui s'était enfui avec la somme, — astronomique pour l'époque, — de cent mille livres sterling.

* Texte de la causerie prononcée par M. Séraphin Marion, au Château Montebello, à l'occasion du 6^e congrès annuel de la F.S.H.Q.

1.—*Canadians in the Making*, Toronto, 1958, p. 129.

2.—*Birth of Canadian Democracy*, Toronto, 1937, p. 67.

Cette « clique du Château » constituait, avant la lettre, à certains égards, un authentique WASP (White Anglo-Saxon Protestant). Et les Anglicans, infime minorité dans le Haut comme dans le Bas-Canada, se trouvaient, comme par hasard, majoritaires dans l'un et l'autre cénacle.

Les représentants du peuple artificiellement unis à ce groupement de favoris, c'était en somme l'union du pot de terre et du pot de fer. Il fallait redouter un prochain éclatement qui se produisit en 1837.

Déjà Papineau arpentaient un chemin qui devait le conduire à la gloire. Vers 1815, selon Stephen Leacock³, le tribun est "the man of the hour". Ultérieurement il deviendra, au sentiment de sir C.P. Lucas⁴, l'O'Connell du Canada. Du point de vue de l'intelligence, affirme W.T.R. Preston⁵, Papineau et ses partisans dépassaient de cent coudées ceux qui les régentaient ("Papineau and his followers stood head and shoulders above their rulers").

Et le même auteur de faire observer que, dans le Bas-Canada, le conflit politique se doublait d'un conflit racial :

"The popular chamber of Upper Canada was ruled by a heartless oligarchy in the Family Compact, but at least all were the same kith and kin and spoke the same language. In Lower Canada, the oligarchy that ruled was English, those whom they were ruling were French."

En somme, que voulaient Papineau et ses patriotes ?

D'abord et avant tout le gouvernement responsable.

Je dis bien **responsable** et non pas **représentatif**. Le Canada français jouissait alors d'un gouvernement **représentatif**, puisqu'il élisait ses députés qui le **représentaient à la Chambre**. Toutefois les Conseils législatif et exécutif, composés d'une majorité anglophone, n'étaient pas responsables envers cette Chambre; elle avait voix consultative, mais non pas voix délibérative. Elle jouait le rôle peu reluisant d'une cinquième roue sous une voiture.

Ce qui était en jeu, au cours de ces années terribles, c'était le "No taxation without representation", c'était le droit de ne pas être taxé sans avoir un mot à dire dans la disposition de ces taxes. Principe sacrosaint dans le monde anglo-saxon. C'est la pierre angulaire de toute démocratie qui se respecte, dans le monde civilisé d'aujourd'hui.

Des causes identiques ont favorisé l'éclosion de la Révolution américaine et de l'Insurrection de 1837. Qui a énoncé cette vérité ? Nul autre que Mackenzie King lui-même. Et en une circonstance qui revêt une importance particulière pour nous tous, réunis aujourd'hui au Château Montebello.

Le 30 août 1940, celui qui était alors premier ministre du Canada se rendit ici même, au Seignior Club, accompagné de son ami Henry Morgenthau. Tous les deux déjeunèrent peut-être bien dans cette salle où j'ai l'honneur de vous parler en ce moment. Voilà qui n'a pas dû chagriner l'ombre heureuse de Papineau.

3.—Mackenzie, Baldwin, La Fontaine, Hinks, 1936, p. 32.

4.—Lord Durham's Report, 1912, Vol. I, p. 127.

5.—My generation of Politics and Politicians, Toronto, 1927, p. 12.

Car Papineau hantait les deux convives comme présentement il nous hante tous. Mais passons la parole à Mackenzie King, petit-fils de Mackenzie, animateur de l'Insurrection de 1837 dans le Haut-Canada :

"The association of Papineau and Mackenzie were constantly in my thoughts (...) more than ever one feels about the Rebellion of 1837-1838 that fundamentally its causes were the same as those which brought about the American Revolution".

On cueille la judicieuse remarque dans le dernier ouvrage de J.W. Pickersgill⁶, ancien ministre dans le cabinet de Mackenzie King.

Par suite de l'échec de l'Insurrection de 1837, la tête de Papineau fut mise à prix : une proclamation assura une récompense de \$4,000. à quiconque livrerait à la justice Louis-Joseph Papineau, inculpé de trahison.

Même vouée à l'échec dès le départ, cette Insurrection ne s'est pas avérée absolument infructueuse. Elle exerça une profonde influence en Angleterre, comme l'a noté, en toute objectivité Mason Wade⁷. Et Chester Martin⁸ d'offrir là-dessus les précisions que voici :

"Whatever the Papineau and Mackenzie risings may have done or failed to do, they forced the problem of colonial government in its real proportions upon the best attention of the British Cabinet. A correspondent under Elgin once wrote that Canada ought to be the **experimentum crucis** of all Governors. After governing Canada, they could govern any country."

Aujourd'hui, Papineau n'est plus marqué, — même dans le Canada anglais, — des stigmates de l'opprobre et de la déloyauté :

"No one can deny", constate l'historien J.B. Brebner⁹, that they [c'est-à-dire Papineau et ses gens] were rendered desperate enough to venture their lives by grossly inequitable and inadequate colonial administration."

Nul n'a mieux restitué sa vraie physionomie au chef des Patriotes que, C.E. Fryer. Au tome VI de la collection **Cambridge History of the British Empire**, l'auteur écrit :

"The eventual winning of responsible government meant the recognition of a distinctive Canadian statesmanship, hitherto, as in Papineau's case, repressed and frustrated. And amongst those who contributed to establish a statesmanship of this kind, Papineau takes a high place."

Le professeur Lower¹⁰ apporte à la mémoire des Patriotes anglo et franco-canadiens un hommage significatif :

"The Rebellions were blessings in disguise, the cornerstones of Canadian nationhood."

Tous les esprits démocratiques rendent maintenant à Papineau une élémentaire justice. Le dernier à le faire n'est autre que Mason Wade¹¹.

6.—The Mackenzie King Record, Toronto, 1960, Vol. I, p. 141.

7.—The French Canadians, Toronto, 1955, p. 179.

8.—Empire and Commonwealth, 1929, p. 240.

9.—Canada, p. 221.

10.—Colony to Nation, p. 256.

11.—The French Canadians, p. 195.

Dans son récent ouvrage, le professeur américain a porté, sur le personnage, un jugement que ratifiera l'Histoire :

"Today it is clear to French and English alike that Papineau was a great Canadian who played an important role in the evolution of Canada as a nation blending the political ideas of Britain, France and the United States."

Dans son ouvrage sympathique, lui aussi, aux Canadiens français, Stanley B. Ryerson¹² élargit considérablement le débat, puisqu'il voit en Papineau et ses lieutenants les porte-paroles de la « nation » canadienne-française :

"The democratic struggle for the French-Canadian people during the whole of the preceding period [avant 1840] had been a struggle for the right of national self-determination, for their right, as a nation, to choose their own form of state."

Papineau, grand homme d'État, l'une des gloires du Canada français, même l'une des gloires du Canada tout court : impossible d'établir l'invalidité de cette assertion, puisque c'est le Gouvernement fédéral d'Ottawa qui, depuis deux mois seulement, en garantit le bien-fondé.

En effet, le ministère des Postes du Canada vient d'émettre un timbre à l'effigie de Papineau. Nulle part, dans le monde, représente-t-on sur un timbre-poste l'image d'un vaurien, d'un traître, d'un félon. C'est donc le Gouvernement d'Ottawa qui, par l'intermédiaire de son ministère des Postes, invite tous les Canadiens à tresser des couronnes à Papineau, l'un des plus puissants pionniers de la démocratie au Canada. Décliner pareille invitation, ne serait-ce pas commettre une impertinence ?

Enfin comment ne pas souligner une similitude entre Napoléon et Papineau. Après sa mort, l'empereur laissa une légende qui eut la vie dure. Dans nombre de hameaux, on s'imaginait qu'il vivait encore et qu'un jour viendrait où l'incomparable homme de guerre conduirait de nouveaux grenadiers à la victoire.

La même légende persiste longtemps, après la mort de Papineau, dans l'esprit, l'imagination et l'âme de ses fervents disciples. Qui donc l'affirme ? Nul autre que lord Durham, auteur du célèbre **Rapport** rédigé en 1838.

"The name of Mr. Papineau", écrit Durham, "is still cherished by the people; and the idea is current that, at the appointed time, he will return at the head of an immense army and re-establish "la nation canadienne".

Tiens ! Tiens ! Tiens !

Voilà bien, sous la plume de Durham, et en français, s'il vous plaît, l'expression « nation canadienne ». Dans une autre partie de son **Rapport**, Durham a récidivé, si l'on peut dire, et cette fois en anglais.

Au moment où il quittait l'Angleterre, Durham croyait que seule une question de principe en jeu expliquait la sanglante échauffourée de 1837. Quelque temps après son arrivée au Canada, quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il s'agissait surtout d'un conflit d'ordre racial. C'est alors

12.—*French Canada*, p. 63.

qu'il consigna par écrit une phrase qui explique toutes les crises majeures qui ont sévi au Canada, de 1760 jusqu'à nos jours.

Écoutons là-dessus le professeur Arthur Lower¹³ :

"Lord Durham said he came [to Canada] expecting to find a contest of principles and was shocked at finding "two nations warring in the bosom of a single state."

Deux nations qui se faisaient la guerre au sein d'un seul État ! Telle était la situation au Canada, lors de l'Insurrection de 1837.

Ici on me permettra d'ouvrir une parenthèse.

Le concept de deux nations au Canada horrifia John Diefenbaker. Dans le dernier discours qu'il prononça en sa qualité de chef du parti progressiste-conservateur, le député de Prince-Albert s'écria :

"Cartier said, "This is one nation", Lanvegin, Bourassa, St-Laurent said the same all through the years¹⁴."

D'accord ! Mais bien avant eux, en 1838, Durham a écrit : "Two nations warring in the bosom of a single state". En 1828, James Stephen, conseiller juridique au Bureau des Colonies, a rédigé, sur le Canada français, un mémoire où il est souvent question de la « nation canadienne ». Au vrai, dès le début du XIX^e siècle s'est popularisée au Canada l'expression : « nation canadienne ». Donc « nation canadienne-française », puisque les Canadiens anglais s'appelaient alors tout simplement les « Anglais » ou « the British ».

Enfin, M. Diefenbaker, admirateur de sir John A. Macdonald, devrait avoir lu une phrase révélatrice d'une lettre que le grand architecte de la Confédération écrivit à un ami, en 1856 :

"Treat them [c'est-à-dire les Canadiens français] as a nation and they will act as a free people generally do — generously. Call them a faction and they become factious."

Cette phrase fulgurante, trois historiens anglophones l'ont consignée, noir sur blanc, dans leurs ouvrages : Donald Creighton, dans **Road to Confederation**; Stanley B. Ryerson dans **Unequal Union**, p. 371; Bruce Hutchison dans **Macdonald to Pearson**, p. 9.

Voilà ce que veulent ignorer, semble-t-il, John Diefenbaker et plusieurs autres politiciens et hommes d'État. Mais revenons à Louis-Joseph Papineau.

Pionnier de la démocratie au Canada, Papineau ouvrit largement une voie sur laquelle s'engageraient ultérieurement plusieurs autres éminents Canadiens français. Seulement onze ans après l'Insurrection, La Fontaine et ses lieutenants, avec l'aide de Baldwin, feront la conquête définitive du gouvernement responsable. Ces bataillons d'élite Chester Martin¹⁵ les appelle "the shock troops", — les troupes de choc, — "of responsible government in 1848".

D'autres troupes de choc lutteront jusqu'au XX^e siècle pour obtenir l'autonomie relative du Canada. Plusieurs historiens anglophones ont proclamé cette vérité.

13.—*Colony to Nation*, Toronto, 1953, p. 215.

14.—Robert C. Coates, *The Night of the Knives*, Brunswick Press, 1969, p. 118.

15.—*Foundations of Canadian Nationhood*, Toronto, 1955, p. 60.

Là-dessus écoutons d'abord W.L. Morton¹⁶ :

"It is too little recognized that the French Canadian was the central figure in the evolution of self-government in Canada."

C'est Arthur Lower¹⁷ qui, sur le même sujet, a écrit :

"In French Canada's stubborn battles for its right to its own way of life, all of Canada has found wider liberty."

C'est Stanley B. Ryerson qui a souligné l'importance de la contribution du Canada français qui a favorisé "The growth of an independent spirit of Canadianism."

C'est W.T.R. Preston¹⁸ qui a écrit tout uniment : « La présente génération ne veut pas admettre que le Dominion a contracté une dette de gratitude envers le Canada français qui a favorisé l'essor du gouvernement responsable en notre pays. »

Le moment est venu, ce me semble, de vous indiquer par quel moyen, en parcourant à vol d'oiseau leur histoire, les Canadiens français peuvent découvrir rapidement et facilement leurs grands hommes d'État. Comment dresser, en un tournemain, un palmarès des patriotes canadiens-français qui ont servi, en des conjonctures souvent tragiques, les intérêts supérieurs de la patrie ?

Voici la formule.

Les vrais patriotes canadiens-français sont presque toujours ceux que, pendant un quart de siècle, un demi-siècle ou plus, le Canada anglais a craints, détestés, méprisés, calomniés, vilipendés.

Triste vérité, sans doute; mais, hélas ! incontestable vérité.

Une première illustration de cette vérité ? C'est évidemment Papineau. Cent ans après sa mort, le 7 mai 1971, un timbre à l'effigie de Papineau, un timbre représentant cette même tête, mise à prix en 1838, élève officiellement sur le pavois le chef des patriotes de 1837.

Une deuxième illustration : La Fontaine.

Le 25 avril 1849 une émeute éclate à Montréal. Émeute dirigée principalement contre La Fontaine. Après avoir incendié les édifices du Parlement, la populace se rue vers la résidence de La Fontaine qui est mise à sac et préservée du feu par la police. Le 12 août un complot d'assassinat est tramé contre lui. Complot heureusement éventé par deux amis du premier ministre. Le 15 août, nouvel assaut de la demeure de La Fontaine. Durant quatre mois, Montréal respire une atmosphère de terreur sous les menaces de meurtre et d'incendie.

Et Donald Creighton¹⁹ de commenter ainsi l'hystérie collective des Anglo-Canadiens de Montréal :

"In a day [April 25, 1849] the Conservatives of Montreal had gone almost as far as the rebels of 1837 in their appeal to force."

À ce sujet, le professeur Burt²⁰ a utilisé une formule pittoresque :

16.—The Canadian Identity, Toronto, 1961, p. 34.

17.—Canada, nation and neighbour, Toronto, 1952, p. 69.

18.—My Generation of Politics and Politicians, Toronto, 1927, p. 12.

19.—Dominion of the North, Toronto, 1957, p. 261.

20.—The Evolution of the British Empire, Boston, 1956, p. 266.

"Though it is not true in arithmetic, it is true in Canadian history that 49 = 37."

Cible, en cette année tragique, des francophobes montréalais, La Fontaine obtint néanmoins cinq ans plus tard, exactement le 28 août 1854, de Sa Majesté Britannique, le titre héréditaire de baronnet du Royaume-Uni, le premier décerné à un Canadien. Ultérieurement un timbre-poste rendra hommage à la mémoire de La Fontaine.

Une troisième illustration, peut-être la plus fulgurante : Louis Riel. Le pendu de 1885 qui, quatre-vingt-cinq ans plus tard, en 1970, obtient lui aussi, du Gouvernement fédéral, un timbre commémorant le centième anniversaire de sa nomination au poste de président du premier gouvernement régulier du Manitoba.

Une quatrième illustration, éclatante, elle aussi : Henri Bourassa.

Au début du siècle, Bourassa personnifiait, dans presque tout le Canada anglais, l'abomination de la désolation. Au pays de Québec, ce petit-fils de Papineau incarnait en quelque sorte, ce que les francophobes détestaient le plus au monde : le nationalisme canadien tout court et Sa Majesté la Langue française au Canada.

Si Bourassa passa la majeure partie de sa vie à combattre l'Empire britannique, ce n'était pas parce que cet empire était britannique, c'était parce que cet empire était... un empire : ("It is not because it is British, but because it is imperial"). Tout empire lui inspirait de la répulsion.

Ses ennemis fermaient les yeux sur cette distinction essentielle. Et, dès l'année 1915, un an à peine après le début de la Première Guerre mondiale, le **Montreal Star** appelait Bourassa « Von Bourassa », l'associant ainsi au Kaiser.

Pourtant Bourassa préconisait tout simplement un nationalisme de bon aloi, un canadianisme sain, un bilinguisme et un biculturalisme que l'administration officielle, à Ottawa, tente actuellement d'établir d'un océan à l'autre.

Bref, aujourd'hui Bourassa, même aux yeux des Anglo-Canadiens, prend figure de grand homme.

« Le premier parmi les hommes publics du Canada », a écrit Frank Underhill²¹, « Bourassa a forcé les Anglo-Canadiens à réfléchir sur la situation qui leur était faite dans un empire qu'ils servaient, mais dont la maîtrise leur échappait. »

Depuis trois ans, un timbre à l'effigie de Bourassa popularise la physionomie du grand homme, de l'Atlantique au Pacifique. Papineau et Bourassa, le grand-père et le petit-fils unis dans une commune gloire et promis à la commune gratitude de la postérité : fait unique dans les annales du Canada.

Enfin cinquième et dernière illustration, celle-là la plus douloureuse : sir Wilfrid Laurier.

Au début du siècle, Laurier était certainement la plus grande gloire du Canada français et même du Canada tout court.

21.—The British Commonwealth, p. 33.

Si, en 1919, il y avait un Anglo-Caandien en mesure de prononcer un jugement sur Laurier, c'était sir Robert Borden. Le premier ministre conservateur ne pouvait être taxé d'admiration irraisonnée à l'endroit de son puissant adversaire politique.

Pourtant les **Mémoires**²² de Borden renferment une lettre que le mémorialiste adressa à sir Thomas White, le 24 février 1919, sept jours après la mort de Laurier. Et le premier ministre de rendre à Laurier cet hommage suprême et mérité : "On the whole I think there never has been a more impressive figure in the affairs of our country."

Nulle figure plus imposante que celle de Laurier, au dire de son adversaire victorieux. Hommage de grande taille !

Veut-on un autre témoignage tout aussi éloquent ? Il émane lui aussi d'un ancien premier ministre conservateur : Arthur Meighen²³ :

"Before the funeral [of Laurier]", raconte Roger Graham, "Meighen visited Sir Wilfrid's home to pay his respects, taking Lillian, who was then nine years old, with him. "You are too young to understand", he told her as they made their way from Cooper Street, "but I want you to be able to say that you saw one of the finest men I have ever known."

Comment ne pas être profondément ému à la lecture de cette phrase si simple, si sincère, si candide ?

C'est pourtant à ce géant qu'osa s'attaquer, en 1917, toute une tourbe d'ignobles pygmées. Ils prennent figure de serpents essayant de ronger une lime.

Au cours de la campagne électorale de 1917, pendant la Première Guerre mondiale, toujours partisan du volontariat, Laurier prétendait que la conscription ne produirait pas les effets espérés par les impérialistes.

Les Anglo-Canadiens menèrent alors contre Laurier une campagne des plus dégoûtantes :

"Then", a consigné noir sur blanc D.M. Le Bourdais²⁴, historien anglophone en dépit de son nom français, "followed a campaign the like of which had never been before experienced in Canada. With ample money, with almost the entire English-language press, with high-priced speakers and writers, with newspaper advertisements, with the Protestant pulpit largely become an adjunct of the hustings, a steady barrage of abuse was rained upon Laurier and his supporters. From billboards in type four feet high, voters were warned that "A vote for Laurier is a vote for the Kaiser". And they were asked : "How would the Kaiser vote ?"

Laurier, suppôt du Kaiser ! Le chef de la loyale opposition de Sa Majesté au Canada, un traître ! La bassesse des calomnieux s'égalait ainsi sans vergogne aucune. Telle était pour Laurier la récompense d'une vie consacrée à l'édification d'une patrie où devaient cohabiter les représentants de deux grandes cultures.

22.—His Memoirs, Toronto, 1938, Vol. I, p. 274.

23.—Arthur Meighen, Toronto, 1960, p. 222.

24.—Nation of the North, London, 1953, p. 159.

Étrange retour de la fortune ! Ce Canada français, petite patrie d'un Laurier, d'un Bourassa, d'un La Fontaine et d'un Papineau, cet érable que certains croyaient mort ou sur le point de mourir, parce que quelques feuilles sèches s'y accrochaient obstinément pendant les hivers durs, cet arbre toujours plein de sève devait connaître bientôt un regain de vitalité, un étonnant réveil, une révolution tranquille non encore terminée.

Comme quoi, selon la belle parole de Guillaume le Taciturne, « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Maxime qui résume l'histoire du Canada français de 1608 à 1760 et depuis la Conquête jusqu'à nos jours. Maxime qui fut, semble-t-il, celle d'un Laurier, d'un Bourassa, d'un Riel, d'un La Fontaine et surtout celle d'un Papineau. Maxime qui devrait être nôtre en ces années décisives où sont définitivement engagées les destinées du Canada français.

SÉRAPHIN MARION

Le bon vieux temps à Hull : Avec la généreuse collaboration de M. Robert Gauvin et de l'imprimerie dont son père est président, nous avons pu lancer, il y a quelques mois, le 1^{er} tome de cet ouvrage dont l'auteur est feu Edgar Boutet, journaliste. Nous engageons les amis de l'histoire régionale à se procurer ce volume à l'occasion des fêtes. Nous rappelons à tous les intéressés qui ne seraient pas déjà au courant que **Le bon vieux temps à Hull** est en vente à l'imprimerie Gauvin, à Hull, et dans les librairies de notre ville. Nous envisageons de publier un deuxième tome sur le même sujet si le premier est accueilli favorablement.

• • •

Société d'aménagement de l'Outaouais : En vertu d'une entente avec la C.C.N., cette société est, depuis le 1^{er} juillet cette année, locataire du Musée de l'Outaouais, où elle a établi un bureau de tourisme. La Société historique de l'ouest du Québec demeure cependant conservateur du même musée. Les deux organismes s'efforcent de collaborer pour le plus grand bien de la région. Sous la direction de M. Antoine Grégoire, la Société d'aménagement accomplit de l'excellent travail.

• • •

Immeuble de Bell Canada à Hull : Sur l'invitation de la SAO, nous avons proposé trois noms pour le nouvel immeuble de Bell Canada, à Hull : **F.-X. Nadon**, constructeur et gérant des premiers téléphones publics à Maniwaki; **Anastase Roy**, auteur de l'**Histoire de Maniwaki et de la vallée de la Gatineau**; **Ernest St-Jean**, l'un des grands animateurs du théâtre à Hull.

• • •

Ensembles domiciliaires municipaux : À la demande de la ville de Hull, nous avons proposé quatre noms qui pourraient convenir aux logis municipaux des rues Front, Lambert, Jumonville et Brûlé respectivement : **Habitations Aimé-Guertin**, **Logements Théodore-Lambert**, **Domiciles Arthur-Buies**, **Place Benjamin-Sulte**.

JEAN DALLAIRE, peintre canadien * (1916-1965)

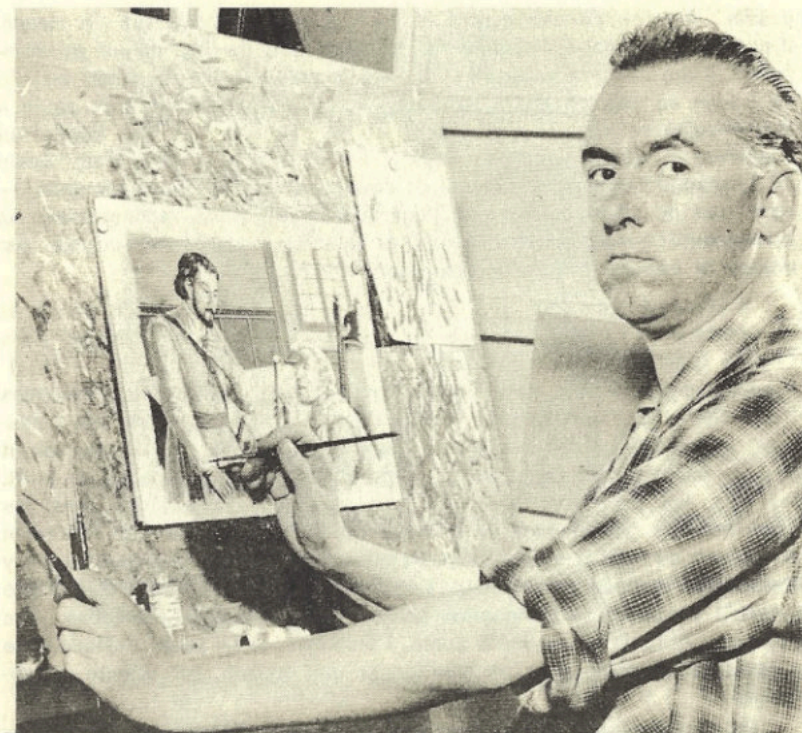
Quand on veut se rappeler une scène du passé, on ferme instinctivement les yeux afin de mieux imaginer les événements tels qu'ils se sont déroulés. Fermons les yeux pour un instant, et essayons de revivre les années 1936 — 1938. Nous aimerions nous remémorer un peu les circonstances qui nous ont amené à rencontrer Jean Dallaire pour la première fois. Nous l'avons connu par l'entremise du R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p., notre bon ami et professeur d'économie politique à l'Institut Dominicain de Philosophie d'Ottawa, qui venait d'en faire la découverte. C'était un gars qu'on ne peut oublier, un type dont un recul de trente-cinq ans n'altère pas le souvenir. Nous croyons que les gens exigent de plus en plus de connaître le peintre, l'homme derrière l'oeuvre.

Combien nous avons douce souvenance de Jean Dallaire lorsqu'il avait vingt ans. C'était un jeune homme de petite taille, de santé délicate, de tempérament nerveux avec une démarche vive, des traits distingués, le front haut, les yeux étonnamment vifs et intelligents, fossette au milieu du menton; son nez n'était ni droit, ni courbé, simplement joli. Ses lèvres étaient rehaussées par les sinuosités d'une moustache, sa figure était en tout temps rasée de près. Il passait régulièrement chez le coiffeur. Ses mains étant fines, ses doigts courts et légers valaient leur pesant d'or.

Ce qui nous a toujours frappé chez Dallaire, c'est le soin qu'il prenait de sa personne, de ses vêtements. Sa garde-robe, quoique limitée, était généralement de bon goût, à l'exception de son couvre-chef. Il portait habituellement un feutre déformé qui faisait très souvent contraste avec le reste de sa tenue; c'était d'ailleurs dans le but de mieux s'identifier à la classe ouvrière avec laquelle il avait de profondes affinités. Certains quidams, par plaisanterie, l'avaient surnommé « l'homme au chapeau ».

La subtilité de l'esprit, la correction du langage, l'extrême courtoisie des manières ainsi que la gentillesse faisaient de lui un garçon raffiné. Il était également de sentiments très délicats. Son ambition était de se tailler une place de choix parmi les noms les plus réputés dans le domaine de la peinture.

Le jeune Jean Dallaire était un bourreau de travail, une véritable dynamo. Il ne se contentait pas du 9h. à 5h. et ne prenait que rarement d'honnêtes relâchements dans son travail. On rapporte que souvent ses insomnies furent inspiratrices de créations nocturnes. Il n'avait pas



Jean Dallaire

beaucoup de loisirs. C'était un fumeur émérite qui roulait mal ses propres cigarettes avec du papier Zigzag et qui les grillait à la chaîne. Cette habitude était devenue comme un besoin chez lui. D'aspect plutôt timide, Dallaire n'était pas tellement liant. De prime abord, on l'aurait cru distant, mais une fois que cette barrière était tombée il devenait un brillant causeur dans l'intimité. C'était un mordu de la marche à un tempo accéléré, dépensant ses énergies par de longues promenades solitaires dans les rues d'Ottawa et de Hull, la main gauche dans la poche de son pantalon. Dallaire aimait faire bonne chère et se rendait fréquemment au chic et réputé Café Henry Burger, situé sur une rue transversale de Hull. Que de fois la charitable propriétaire, Mme Anne-Marie Burger, l'a reçu à sa table, sachant qu'il n'avait pas un sou vaillant. Celle-ci lui procura plusieurs commandes, — portraits, compositions, etc., — qui avant la guerre ornèrent les murs de son fashionable restaurant. Elle lui avait même fourni l'occasion d'exposer ses oeuvres dans un de ses salons où les visiteurs pouvaient les admirer dans une ambiance détendue.

Jean-Philippe Dallaire, premier-né d'Aimé Dallaire et d'Alexina Barrette, naquit à Hull, province de Québec, le 9 juin 1916. Après ses études primaires il suivit un cours commercial qu'il termina à l'âge de 15 ans. Il s'inscrivit ensuite à l'École Technique de Hull dont le principal à l'époque était M. Amédée Buteau. Il eut M. François Clapin comme professeur de

* Cet article inédit sur un peintre hullois de réputation internationale est dû à la plume de M. Georges-E. Carrière, Agent des relations publiques de l'Hôpital St-Vincent, d'Ottawa. M. Carrière est rédacteur en chef d'un journal mensuel bilingue, intitulé *Le Lien — The Link*. Il collabore aussi aux publications suivantes: *Le Bulletin de l'Association des hôpitaux catholiques du Canada*, *Réhabilitation au Canada*, *La Gazette du travail du Canada*, *Ontario Workmen's Compensation Board News Bulletin*, et *Le Droit*.

dessin. Au dire de son maître et de ses anciens confrères de classe, il excellait dans cette discipline. Déjà, son talent de dessinateur se manifestait d'une manière éclatante. Tout lui semblait facile. Il s'était installé seul dans un coin de la classe, pour pouvoir mieux donner libre cours à son imagination créatrice. Il était fort habile dans l'art des lignes qui suggèrent et symbolisent. Son stage à l'École Technique, aujourd'hui l'École de Formation Pratique, ne fut que de courte durée, — à peine six mois, — mais tout de même assez long pour que les autorités reconnaissent sa personnalité transparaisant dans ses dessins d'écolier et portant par avance la marque d'un talent extraordinaire.

Il séjourna près d'un an à Toronto où il suivit les cours de dessin et de peinture du Central Technical School et du Grange Arts School avec Charles Goldhamer, Peter Haworth et Elizabeth Wyn Wood (1933 — 1934). Il revint dans sa ville natale pour travailler avec les artistes reconnus Henri Fabien et Henri Masson, A.S.A. d'Ottawa, âgé de trente ans seulement et jouissant d'une renommée comme paysagiste. Ce dernier lui fit prendre connaissance de la nature, représentée par la campagne, la forêt, les lacs, les bosquets, les montagnes au cours d'excursions dans les coins les plus pittoresques de la Vallée de la Gatineau et dans la région de Hull. Il se rendait souvent à la Ferme Expérimentale du Canada, pour y contempler le décor champêtre. Cette atmosphère lui était bienfaisante puisqu'il y trouvait la tranquillité, source d'inspiration de ses toiles. Ses paysages intitulés **La cabane à sucre**, **L'Érablière**, et **La plage St-Dominique à Luskville, Québec**, pour ne mentionner que ceux-là, ont attesté sa virtuosité.

Nous avons connu Dallaire en 1936 alors qu'il était un peintre obscur et sans argent à qui les Dominicains donnaient l'hospitalité, grâce à la confiance en son talent qu'avait le R.P. Georges-Henri Lévesque. Rappelons-nous qu'il était l'aîné d'une très nombreuse famille, chez qui les effets de la crise économique se faisaient sensiblement sentir. Étant donné que les conditions de logement chez ses parents étaient peu propices à l'exécution de ses travaux artistiques, les Frères Prêcheurs mirent à sa disposition un local avoisinant la salle de conférence St-Albert le Grand, au sous-sol de leur couvent de la rue Empress à Ottawa. Les supérieurs de l'Ordre de Saint-Dominique, en plus de régler les notes pour les matériaux et les instruments de travail, ont fait à Dallaire la commande de plusieurs portraits, fusains, tableaux religieux, qu'il peignit avec maestria, entre autres : **St-Raymond de Pennafort**, **St-Pie V**, **St-Dominique**, **Le Crucifié**, (voir p. 20), **Les Quinze Mystères du Rosaire**, **Le Prieur**, **Le Vicaire** (voir p. 19), **La Vierge au lys**. Dallaire souffrait de ne pas avoir eu l'avantage de poursuivre des études avancées; il était conscient de son handicap et voulait à tout prix le surmonter. Avec quelle netteté nous le revoyons aux heures de la récréation se promener dans les allées du jardin du monastère, en compagnie de philosophes et théologiens dominicains. Il les écoutait en penchant vers eux un visage attentif. Toujours avide de connaissance, il ne manquait aucune occasion de parfaire sa culture.

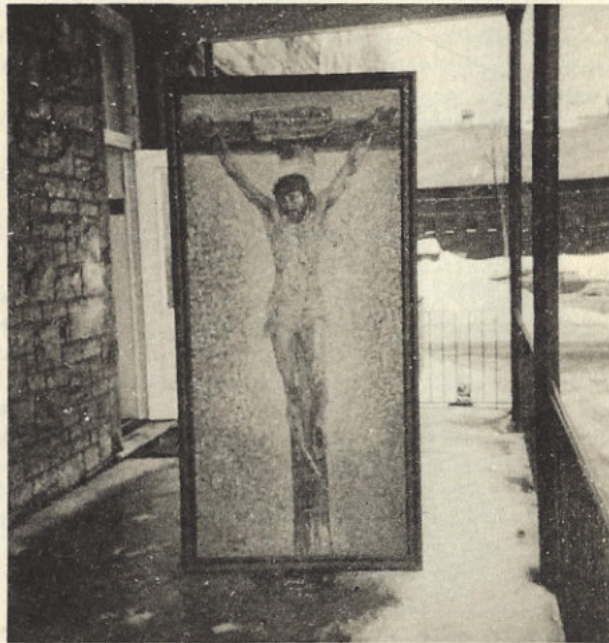
En 1937, il participa à l'exposition annuelle de l'Ottawa Art Association et, la même année, il se fit inscrire en qualité d'auditeur libre au Musée de Boston.



R.P. L. Ignace Landry, o.p. "Vicaire", fusain — août 1938



Chope en fleurs — 1950



Le Crucifié



Un constable de la Gendarmerie royale du Canada — 1936

Dallaire a été, comme beaucoup de peintres, un portraitiste, mais d'une puissance exceptionnelle. Vers la fin des années '30, de nombreux citoyens huppés d'Ottawa et de Hull accordaient leurs préférences aux portraits. Les gens aimaient à encadrer leur image. De plus, il allait souvent sur la place du Marché By dans la Basse-Ville de la capitale croquer sur le vif des sujets parmi les petits et les humbles, pour en faire de très bons fusains. Son attention se portait principalement sur le visage où il cherchait à découvrir sous l'ardeur du regard et la mobilité nerveuse de la bouche, le secret de toute une vie. De là sortait l'extraordinaire expression de toutes ces figures dont les traits révélaient une existence bien remplie. Ses captivantes études de campagnards et de jardiniers étaient pleines de vie et de vérité.

Par parenthèse, nous tenons à mentionner qu'à cette époque la vie culturelle était en plein essor à Ottawa. En 1932, un groupe de personnes rassemblées autour du R.P. Raymond-Marie Voyer, O.P., fondèrent le Caveau et prirent le nom de Confrères-Artistes, s'inspirant des confréries et des corporations du Moyen Âge. L'Atelier de peinture dont Henri Masson était le chef tenait de temps à autre des vernissages et des expositions auxquels Dallaire faisait toujours acte de présence.

Quelque temps avant son départ pour l'Europe, Dallaire fit la connaissance de l'abbé André Lecoutey, peintre français, qui, au cours d'un séjour au Canada, se retirait au couvent des Dominicains d'Ottawa. Celui-ci était allé à la bonne école, puisqu'il avait reçu sa formation de Denis et Desvallières. D'ailleurs, il fut parmi les premiers « compagnons » des Ateliers d'Art sacré. Avant de quitter le Canada, il a voulu laisser l'aumône de son talent en exécutant une superbe murale qui orne encore le réfectoire des Dominicains d'Ottawa. L'abbé Lecoutey ne ménagea rien en vue d'initier profondément Dallaire aux arts plastiques : sculpture, architecture, dessin, peinture, etc. Et, pour ce faire, ils visitèrent ensemble de nombreux édifices publics, églises, galeries, musées, afin d'en découvrir les richesses artistiques.

Il faut dire que le marasme des affaires se faisait alors durement sentir et que le chômage sévissait plus que jamais. La peinture était peu payante et l'artiste se voyait dans l'obligation de trouver un nouveau débouché s'il voulait avoir la perspective d'un bel avenir. Les contacts et entretiens sympathiques de l'abbé Lecoutey avec Dallaire avaient semblé influencer ce dernier d'une façon déterminante dans la voie de l'art sacré. Il fut donc convenu que le jeune protégé irait, si possible, se spécialiser en France. Dès lors, des démarches furent entreprises auprès de M. Alexandre Taché, représentant de Hull à l'Assemblée législative du Québec, dans le but d'obtenir de l'aide financière de la province. Le premier ministre Maurice Duplessis accéda aux désirs dudit député et accorda à Dallaire une bourse d'études de trois ans en France à condition de passer par l'École des Beaux-Arts de Montréal. Un stage de six mois était suffisant pour lui permettre de remplir toutes les formalités requises et, le 2 septembre 1938, Dallaire devenait boursier officiel. Quelques semaines plus tard, c'est-à-dire le 30 septembre 1938, il épousait, en l'église Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa, Mlle Marie-Thérèse Ayotte. Le mariage fut béni par le T.R.P. Pie-Marie Gaudrault, O.P., prier du couvent.

la Commission canadienne des transports. Les rapports étroits et suivis furent très enrichissants de part et d'autre. Le jeune Frank réussit à s'évader du camp à sa deuxième tentative, mais fut malheureusement rattrapé, beaucoup plus tard, et exécuté par les Allemands.

Pour éviter de faire partie de cette vaste fourmilière d'hommes occupés à ne rien faire, Dallaire continua à dessiner. Cette occupation empêcha le cafard de ronger ses forces physiques et psychiques. Ses talents comme portraitiste furent vite reconnus et il ne tarda pas à se créer une nombreuse clientèle parmi les officiers supérieurs nazis. En retour de ses fusains, il se vit accorder des laissez-passer. Dallaire vécut en baraque ce qu'il est convenu d'appeler une drôle de guerre. En dépit des restrictions imposées, l'internement lui avait quand même procuré certaines satisfactions et douceurs personnelles comme : visites de ses amis et de son épouse, lettres de celle-ci, ainsi que colis de la Croix-Rouge consistant en rations de cigarettes « Gauloises Bleues » et « Balto ». Les lettres des prisonniers étaient censurées et ne devaient pas dépasser 25 lignes. Elles étaient rédigées avec circonspection et avaient comme but principal de soutenir le courage de leurs proches en leur faisant voir les moments les plus heureux de la vie de détention. Le moral des détenus se portait de mieux en mieux à chaque raid de la R.A.F.

Après sa libération du camp de concentration en 1944, Dallaire suivit des cours dans l'art de la tapisserie. À l'été de 1949, il se rendit à Aubusson pour y compléter son apprentissage auprès du peintre Jean Lurçat, rénovateur de l'art de la tapisserie en France.

Dallaire revint au Canada en 1946 pour devenir à l'École des Beaux-Arts de Québec professeur de peinture, de dessin, de cartons de tapisserie. En 1952, à la demande de la compagnie d'assurances L'Industrielle, Dallaire réalisa, pour l'édifice du Chemin St-Louis à Québec, une murale de 10x40 pieds. Sous le thème « QUÉBEC » la fresque représente une synthèse du Régime français au Canada. Il travailla à l'exécution de cette fresque pendant une période de huit mois et plus de 144 tubes de blanc furent employés.

Il quitta le professorat cette même année pour se joindre à l'Office national du film à Ottawa, emploi qu'il abandonna en 1957.

Il travailla surtout à la section des « Films Fixes », où il a mis, en 3 parties, 166 images en couleurs à l'intention des jeunes la chanson du légendaire Cadet Rousselle, personnage ridicule aux airs de fantoche. C'est un récit des aventures fantastiques et des goûts bizarres de ce héros bon enfant qui possède toutes choses par trois : maisons, chats, chapeaux, épées... (trois est, par une loi mystérieuse et puissante, le chiffre du folklore en France). Plusieurs films fixes sur l'Histoire du Canada furent réalisés à l'aide de dessins en couleurs de Dallaire. Ces illustrations de petits formats dans lesquels il excellait exigeaient beaucoup de soin.

En 1957 et 1958, Dallaire s'installa dans un petit atelier à Montréal où il continua à peindre. Chargé par les autorités du Canadien National d'illustrer la tradition et le caractère français de Montréal dans l'hôtel Reine Élisabeth, qui devait ouvrir ses portes le 12 avril 1958, Dallaire créa une tapisserie en couleurs, constituée de quatre tableaux faisant

revivre l'évolution de la Métropole : **Bourgade d'Hochelega — 1556; Fort de la Montagne — 1692; La rue Notre-Dame en 1830; Le Port de Montréal en 1956.** Ce vaste panneau, d'une longueur de 19½ pieds et d'une largeur de 5 pieds, fut exposé dans le Grand Hall de l'hôtel, en face de l'entrée principale.

Dallaire était très sensible aux événements qui l'entouraient et faisait beaucoup d'angoisse. Après s'être installé à Paris, en septembre 1958, grâce à une Bourse du Conseil des Arts du Canada, il avait choisi, en 1959, de vivre sur la Côte d'Azur, plus précisément à Vence dans le département des Alpes-Maritimes, dont les eaux sont renommées souveraines contre les affections nerveuses et de l'organisme. Picasso et Chagall étaient ses voisins. Les citoyens de cette ville ancienne, et pittoresque de quelque huit mille âmes l'appelaient « l'artiste de Vence ». Pendant la saison estivale il posait son chevalet à Péone, joli petit village de 400 résidents. En sus de la Bourse du Conseil des Arts du Canada, des bienfaiteurs anonymes firent preuve d'un désintéressement entier pour venir en aide au pauvre hère qu'était peut-être devenu Dallaire par sa faute. Dallaire a toujours aimé s'attabler soit devant une bonne bouteille de cognac, soit devant une chope de bière en fût, et nous avons tout lieu de croire qu'il a vécu dangereusement les dernières années de sa vie.

La mort de Jean-Philippe Dallaire est survenue à Vence le 27 novembre 1965. Il n'avait donc pas encore atteint la cinquantaine. La dépouille mortelle fut ramenée au pays pour y être enterrée comme il l'avait désiré. Le service funèbre fut chanté le 14 décembre en l'église Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa et l'inhumation eut lieu au cimetière Notre-Dame.

De 1945 à 1965, Dallaire avait exposé à Paris, Montréal, Québec, Washington, Seattle, Santa Barbara, San Francisco, Sao Paulo, Vancouver. En 1968, le ministère des Affaires culturelles du Québec lui rendit hommage en favorisant la tenue, au Musée d'Art contemporain de Montréal et au Musée du Québec à Québec, de la première exposition rétrospective de ses oeuvres. Plusieurs galeries canadiennes réputées ont apporté à l'attention du public les talents de Dallaire : la Galerie nationale du Canada, les Galeries Dominion et Agnès Lefort de Montréal, Galerie Dresdnère et The Art Gallery of Toronto à Toronto, les Galeries Arts et Culture, Robertson et Wallack d'Ottawa, la Galerie des Mages à Vence en France. À l'occasion de l'inauguration de la nouvelle École des Hautes Études Commerciales de Montréal en 1970, avait lieu une exposition de peintures appartenant à des anciens. On y a relevé sept tableaux de Dallaire. Il convient d'ajouter qu'au cours d'une assemblée du conseil de la cité de Hull, tenue le 5 janvier 1971, on statua qu'une rue d'un nouveau projet d'habitation serait dorénavant connue sous le nom de JEAN-DALLAIRE, en l'honneur de l'artiste.

L'oeuvre de Dallaire est très variée et ses tableaux montrent l'étendue et la diversité de ses talents. Il était un poète de l'imagination et a manifesté ses dons d'humoriste en les faisant valoir notamment dans des scènes de la vie courante comme le démontrent certaines de ses toiles : **La moitié du monde rit de l'autre moitié, Un petit fou, Le joueur de hockey, Le peleur de patates.** Nous croyons sincèrement que l'avenir prendra

beaucoup plus au sérieux Dallaire qu'il ne s'est pris lui-même. Plusieurs de ses peintures sont des « représentations » de sentiments intimes ainsi que des tensions nerveuses et émotives. En consultant la liste de ses oeuvres connues, on constate qu'il avait l'habitude de répéter les mêmes titres à plusieurs reprises : **Le Buffet**, 1948, 1955; **Femme Assise**, 1946, 1946, 1955; **Femme au chapeau**, sans date, 1957; **La Folle**, 1946, 1952; **Tête de Femme**, 1953, 1957; **Punaises de Sacristie**, 1957, 1957; **Le 14 juillet**, 1960, 1961.

Selon le témoignage de Mme Burger dont il est question plus haut, les talents de Dallaire faisaient l'envie de son accointance, le regretté peintre Graham Norwell. Ce dernier disait de Dallaire, avant son premier départ pour l'Europe, que malgré son jeune âge, son savoir-faire était de classe internationale. À cause de ce caractère d'individualisme que l'on trouve dans ses tableaux, il est presque impossible de ranger Dallaire sous la bannière d'une école en particulier. Il fut un artiste très fécond. On va même jusqu'à lui créditer plusieurs milliers de toiles. Beaucoup de ses travaux sont aujourd'hui introuvables et de nombreux musées et galeries se disputent à prix d'or ses tableaux. Avoir connu Dallaire, c'est avoir côtoyé une âme d'artiste.

GEORGES-E. CARRIÈRE

Congrès de juin : Le Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire de Québec, qui a eu lieu à Hull en juin, sous l'égide de notre société, a remporté un succès inespéré. Les délégués, venus des quatre coins de la province de Québec, se sont dits enchantés de l'accueil qu'on leur a fait. Ils ont visité plusieurs lieux historiques de la région et ont été vivement impressionnés par la beauté de la nature dans notre milieu. Merci cordial à MM. Jacques Gouin, Robert Potvin, René Ménard, Jean Laplaine et Guillaume Dunn, qui ont si bien organisé ce splendide congrès.

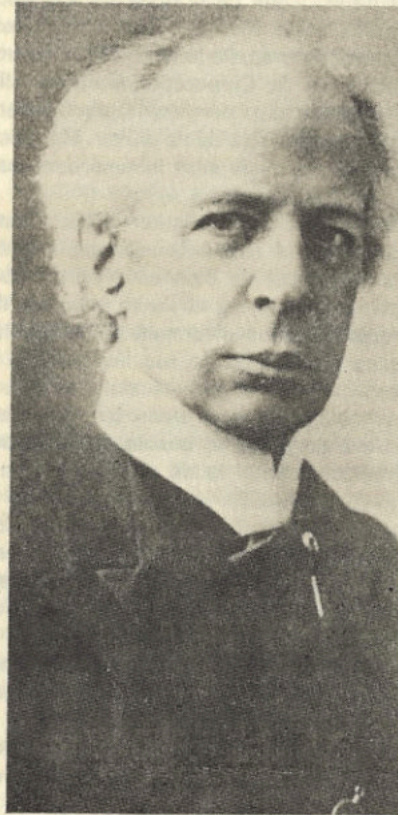
Esprits forts : Certains esprit forts prédisent la fin prochaine de l'Église catholique. Du simple point de vue historique, je préfère m'en remettre au texte évangélique : « Et moi je te déclare que tu es Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon église, et que les Portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Les fêtes : Les fêtes approchent à grand pas. J'offre mes voeux les meilleurs à chacun des membres de la société et à tous nos amis et lecteurs. Je leur demande instamment de ne pas oublier la bénédiction du Jour de l'An et de contribuer ainsi, dans un monde qui semble vouloir tout rejeter, à maintenir l'une de nos plus belles traditions. — A. P.

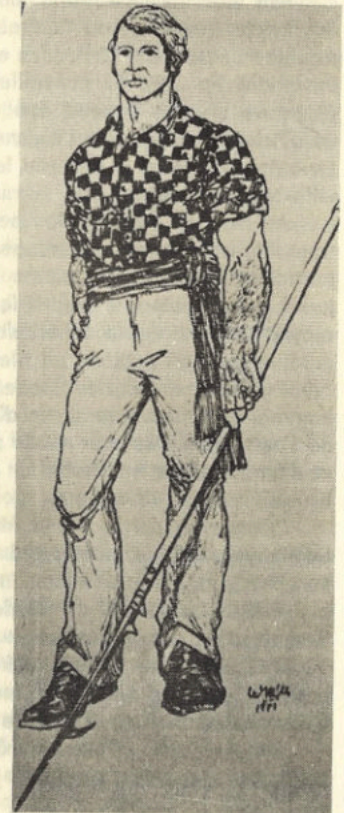
La vie de l'illustre JOE MONTFERRAND

par
Sir Wilfrid Laurier

Tout éphémère qu'il puisse nous paraître aujourd'hui, le nom de Joe Montferrand était entouré au siècle dernier d'un prestige peu commun qui rivalisait souvent même avec celui des plus grands hommes politiques de l'époque. Même si les classes populaires, particulièrement friandes des exploits de l'homme fort, entretenaient en grande partie cette notoriété, il n'en reste pas moins que, de façon générale, le Canada français en entier rangeait Joe Montferrand parmi ses héros les plus illustres. Pleinement de son temps et Canadien français, tout au moins en cela, sir Wilfrid Laurier s'est aussi intéressé, dans ses années de jeunesse, à la



Sir Wilfrid Laurier



W.M. Macdonnel a su rendre admirablement la noblesse et la force de Joe Montferrand, gentilhomme.

carrière de Montferrand. Ses écrits sur le sujet en font assurément un des plus prestigieux commentateurs de la vie de ce voyageur légendaire.

Laurier qui avait été reçu avocat en 1864, après des études à McGill, s'était d'abord lié à deux anciens confrères de classe, Archambault et Desaulniers, pour ouvrir en octobre de la même année une étude légale à Montréal. L'ancien clerc de Rodolphe Laflamme, un des plus brillants avocats de la ville et un des fondateurs du Parti Rouge, allait cependant s'occuper davantage de politique que de droit à cette époque.

En effet, prenant foncièrement partie pour l'Institut canadien de Montréal dans ses démêlés avec M^{re} Bourget, Laurier est élu vice-président de ce foyer du libéralisme et il en devient incontestablement un des âmes dirigeantes. Cet activisme politique va cependant avoir de fâcheuses répercussions sur son étude qui, faute de clients, ferme en avril 1865.

Quand même toujours intéressé par la pratique du droit, notre jeune avocat (Laurier est alors âgé de 24 ans) s'associe, quelque temps plus tard, à Médéric Lanctôt dont l'étude est déjà très bien établie à Montréal.

Fait intéressant à noter pour nous de la région de l'Outaouais, Lanctôt qui fut le fondateur du journal **La Presse** et le fils d'un des exilés des troubles de 1837-38, obtiendra en 1873 un poste au Parlement d'Ottawa et deviendra en 1875 le conseiller juridique de la Corporation de Hull. Il assumera de plus à cette époque la rédaction du **Courrier d'Outaouais** et de **l'Écho de Hull**, soit l'organe officiel du Conseil de la ville. Médéric Lanctôt¹ décédera à Lucerne le 30 juillet 1877, mais sera inhumé dans sa ville natale, Montréal.

Au Québec en 1866, les pourparlers sur la Confédération allaient bon train et avaient jeté les rouges dans un grand émoi. Laurier cependant participait peu à ces débats : la toux l'accablait de plus en plus et toujours lui revenaient à l'esprit les spectres de sa mère et de sa sœur qu'il croyait mortes de la tuberculose. Aussi un jour d'automne, « il s'était écroulé sur son pupitre, un filet de sang s'échappait de ses lèvres² ».

Probablement sur le conseil de son médecin et de ses amis, le futur homme d'État accepte alors d'aller s'établir à l'Avenir dans les Cantons de l'est. L'air y est pur et de plus on y a un pressant besoin d'un avocat et d'un rédacteur en chef pour le **Défricheur**, journal fondé par Éric Dorion. Laurier arrive à l'Avenir au mois de novembre 1866.

« Quand je partis de Montréal pour aller continuer la publication du **Défricheur**, écriera plus tard Laurier à M. Lanctôt, comme mon journal ne paraissait qu'une fois la semaine, j'avais naturellement beaucoup de loisirs.

« Quand plus tard, le **Défricheur** eut été tué sous moi, j'en eus encore davantage.

« Habitué que j'avais été dans ta société à une vie passablement active, l'idée me vint, pour me distraire, d'écrire les récits de quelques habitants de mes amis qui, de temps à autre, me venaient voir.

« Ces récits, la plupart, roulaient sur Joe Montferrand, et un jour je m'aperçus que sans y penser, j'avais écrit presque toute la vie du célèbre voyageur.

« Plus tard encore, des occupations d'un autre genre m'étant survenues, absorbant la plus grande partie de mon temps, j'abandonnai ce travail³. »

Laurier allait le reprendre pour publication dans **l'Indépendance canadienne**, journal fondé à Montréal en 1868 par Médéric Lanctôt. Ce dernier introduira d'ailleurs le feuilleton de la façon suivante :

« Nous avons la satisfaction de pouvoir offrir à nos lecteurs la vie de Joe Montferrand, dont le nom seul suffit au Canada à faire dresser toutes les oreilles, et dont les hauts faits commandent toujours l'attention, même parmi les classes privilégiées, mais surtout au milieu des classes populaires.

« Comme type légendaire, Joe Montferrand n'a pas son égal en ce pays, car il a été la personnalité la plus marquante de la classe la plus pittoresque, la plus bruyante, la plus hardie et la plus tapageuse du Canada : nous n'avons pas besoin de nommer les « voyageurs ».

« Comme carrière historique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, Joe Montferrand ouvre de larges horizons à l'écrivain, car il a traversé les mémorables époques de 1837-38 et de 1841-44 et 1848, prenant aux événements la part que pouvait lui attribuer son poing, pour ne pas parler de son pied.

« Notre distingué collaborateur, M. Wilfrid Laurier, a su tirer parti, avec un rare talent, dans un style correct, sobre et facile, des développements dont son sujet était susceptible.

« Son oeuvre n'est pas, comme on pourrait être porté à le croire au seul énoncé de son titre, un récit de scènes tapageuses ou d'aventures de fort-à-bras. C'est tout à la fois une étude sociale, historique, politique et, en quelque sorte, nationale; et si l'auteur n'a rien laissé perdre des exploits de Joe Montferrand, il n'a pas négligé non plus de faire sur les époques, les hommes et les choses, les réflexions d'un esprit patriotique et sérieux.

« Nous avons la certitude intime que le feuilleton de Joe Montferrand sera goûté de tous et il n'y aura pas jusqu'à nos lectrices qui, — quoique la chose puisse paraître paradoxale, — en feront leurs délices.

« Au reste, pour varier, et pour tenir le lecteur plus longtemps en haleine, nous publierons alternativement deux feuilletons, aujourd'hui la vie de Joe Montferrand, demain un autre feuilleton, et ainsi de suite.

« Nous ne devons pas omettre de dire en terminant cette notice, que « la vie de l'illustre Joe Montferrand » sera mise en brochure et offerte en vente après chaque quinzaine, et formera, à la fin de la publication, un volume de quelques centaines de pages. La publication de cette oeuvre, qui se continuera sans interruption, devra durer au-delà de trois et même de quatre mois⁴. »

L'ouvrage promettait donc d'être fort intéressant et surtout très révélateur de la carrière mouvementée de Joe Montferrand.

Le premier numéro de **l'Indépendance canadienne**, qui se voulait le journal du peuple, paraît le 22 avril 1868; Laurier y commence la publication de **La vie de l'illustre Joe Montferrand**. Le deuxième article de la

1. Voir G. Gervais, **Médéric Lanctôt et l'Union nationale**, Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1968.

2. Joseph Schull, **Laurier**, Montréal, HMM, 1968, p. 53.

3. Lettre reproduite dans **L'Indépendance canadienne** du 22 avril 1868.

4. **L'Indépendance canadienne**, Montréal, 22 avril 1868.

série est offert au public le 25. Ensuite, semble-t-il, le journal disparaît; de toutes façons, les recherches des historiens se sont avérées vaines jusqu'à présent pour retracer les numéros subséquents.

En soi, cette disparition n'aurait rien de bien étonnant, considérant qu'à cette époque les journaux, véritables produits d'artisanat, étaient souvent rédigés et financés par un seul homme. Dans de telles conditions, le moindre obstacle suffisait pour en arrêter la publication.

Pour ce qui est de l'**Indépendance canadienne**, l'hypothèse des difficultés financières semble très plausible, puisque le prospectus, soit le numéro annonçant le journal, était paru le 15 février 1868. Plus de deux mois s'étaient donc écoulés entre la publication du prospectus et celle du premier numéro. De façon générale, ces deux événements se produisaient à court intervalle dans le domaine de la presse. Conséquemment il nous est permis de croire que des problèmes financiers avaient d'abord retardé la parution du journal et qu'ils en eurent finalement raison par la suite.

Des quelques centaines de pages qui devaient composer le feuillet de Laurier, il ne nous reste donc que deux articles qui, par surcroît, nous renseignent très peu sur Joe Montferrand.

Nous avons quand même cru utile de les présenter à nos lecteurs du fait qu'ils sont de la plume de sir Wilfrid Laurier et puisque, malgré tout, ils nous offrent une précieuse description de la ville de Montréal au début du XIX^{ème} siècle.

Peut-être un jour nous sera-t-il permis de compléter cette série d'articles par la découverte du manuscrit de sir Wilfrid Laurier qui, ne l'oublions pas, avait déjà écrit la vie de l'illustre Joe Montferrand avant de penser à la présenter par tranches aux lecteurs de l'**Indépendance canadienne**.

GILLES LEMIEUX

Feuilleton de L'INDÉPENDANCE CANADIENNE

La vie de l'illustre JOE MONTFERRAND

— I —

Montréal qui a vu naître Louis-Joseph Papineau, Denis-Benjamin Viger, Joseph-Octave Plessis, Jean-Jacques Lartigue, peut aussi se vanter d'avoir donné le jour à l'illustre Joe Montferrand.

Des lecteurs puritains s'effaroucheront de voir à ces grands noms de l'histoire, accolé le nom d'un simple voyageur. Arrière les aristos ! Ce n'était, il est vrai, cet homme, qu'un voyageur et pourtant aucun nom, après celui du grand Papineau, n'a été plus popularisé, partout où sur la terre d'Amérique, se parle la langue de France.

Cette réputation n'a pas été une réputation éphémère, née et morte en un jour; elle est encore intacte et vivace; elle s'est conservée pour se transmettre de père en fils : — « On parlera de sa gloire sous le chaume bien longtemps. »

— 30 —

Le secret de cette popularité, c'est que Joe Montferrand réunit dans sa personne, tous les traits du caractère national et tous aussi complètement développés que le puisse comporter la nature humaine.

Chez lui, la bravoure indomptée, la force musculaire, la soif des dangers, la résistance aux fatigues, — ces qualités distinctives du peuple d'il y a cinquante ans, — furent poussées à un degré presque prodigieux.

En un mot, Joe Montferrand a été le Canadien le plus véritablement canadien qui se soit vu, et ne fût-ce qu'à ce titre, sa vie, aussi bien que son nom, mériterait de fixer notre attention.

D'ailleurs ce voyageur fut un homme généreux, dévoué, fidèle à ses amis et aimant son pays.

Dans sa vie de plus de soixante ans, il ne laissa jamais en sa présence insulter le nom canadien.

Combien en est-il, de ceux qu'on offre tous les jours à notre admiration, dont on en puisse dire autant ?

C'est à Montréal, le 26 octobre 1802, que Joe Montferrand fit son entrée dans le monde.

Montréal n'était pas alors cette ville avide de progrès, déjà rivale des capitales d'Europe et d'Amérique, coquette impitoyable qui se mutile de ses mains pour cacher ses défauts et ajouter à ses grâces, tout comme d'autres coquettes vivant dans son sein, se font extraire des dents pour en faire mettre de plus belles. C'était un petit bourg renfermé dans des limites assez étroites.

Au nord-est, la ville était terminée par un mamelon couronné d'un fort et de batteries. Ce fort a été démoli vers 1825 et le monticule lui-même nivelé, pour faire place à un square, qui prit et conserva le nom de Place Dalhousie.

Par de là, il y avait bien quelques maisons disséminées le long de la rue Ste-Marie; mais ce n'était pas même un faubourg, c'était déjà la campagne.

De ce point la ville se dirigeait vers l'église Bonsecours longeant le fleuve jusqu'où s'élève l'Assurance Royale. Ici un maigre ruisseau venait déboucher dans le fleuve, s'élargissant à son embouchure de manière à former comme une petite baie. C'est là que venaient mouiller tous les étés, les flotilles de canots d'écorce chargées des fourrures du nord-ouest et de la baie d'Hudson.

Entre le fleuve et le ruisseau, s'avancait assez avant dans le fleuve, une pointe de terre appelée Pointe à Callières, en souvenir de M. de Callières, premier gouverneur de Montréal.

Du moment que le fleuve était libre jusqu'aux premières neiges, la Pointe à Callières était couverte d'une forêt de tentes abritant toute une population sauvage de tout âge et de tout sexe. Ces éternels enfants de la paresse prenaient toute la saison pour trafiquer du produit de leurs chasses d'hiver.

Le Couvent des Soeurs-Grises, aujourd'hui resserré de tous côtés par la fiévreuse activité du commerce, était alors aux extrémités du monde. Nul n'aurait osé s'aventurer la nuit par de là ses murs de crainte de laisser sa chevelure aux mains de quelques vieux Iroquois qui se souvenaient de jadis.

— 31 —

Au nord la ville n'allait pas plus loin que la rue Craig. Mais, il n'y avait pas alors de rue Craig. Il y avait à la place une petite rivière sale et bourbeuse, dormant paresseusement où court aujourd'hui l'omnibus. En arrivant où, de nos jours fleurit le jardin Viger, la petite rivière se perdait dans un marais rempli de joncs, couvrant à peu près tout l'espace compris par ce faubourg Québec, témoin de tant de tempêtes oratoires, politiques et autres. Dans ce bon temps, le silence de ces lieux primitifs n'était troublé que par les croisements d'innombrables légions de grenouilles.

Tous les jours une bande de gamins pataugaient dans la fange du marais pour y faire la chasse à ces innocents animaux. Ils allaient ensuite savourer leur chasse dans les prairies de la rue St-Hubert et de la rue St-Denis. C'est là que plusieurs bourgeois de nos jours ont jeté les bases de ces formidables bedaines qui leur donnent à nos yeux un air si respectable. Singularités du destin ! Aujourd'hui ils habitent des palais et sablent du champagne à l'endroit même où, enfants, ils se régalaient de cuisses de grenouilles rôties entre deux cailloux. Certes ! en voilà des gens qui ont fait du chemin sans changer de place. Qui donc osera dire encore que nul n'est prophète en son pays ?

Du côté nord de la petite rivière tout était libre et vaste : il n'y avait que des prairies et par-ci par-là quelques maisons pour ne pas faire oublier tout à fait qu'on était dans le voisinage de la civilisation.

En ce temps-là, ces champs déserts, futur berceau de l'aristocratie canadienne-française, étaient fort dédaignés. Qui aurait cru aussi qu'un jour les plus gros bonnets de la nation viendraient se bâtir dans le voisinage des grenouilles, que les grenouilles elles-mêmes disparaîtraient, que le marais se dessècherait pour faire place à ce bijou qui s'appelle le jardin Viger. Qui l'aurait cru ? On était si loin d'y penser que Denis-Benjamin Viger offrit pour cinq cent louis le marais et les terrains environnants, — y compris les grenouilles, — et il ne trouva pas d'acheteurs ! Hélas ! si quelqu'un de mes aïeux avait eu l'heureuse idée de placer ses fonds dans ce marais... mais laissons-là ces regrets agaçants.

J'ai dit que du côté nord tout était libre et vaste : il y avait pourtant la rue St-Laurent qui, tant bien que mal, s'étendait jusqu'au Côteau Baron. Aussi ne l'appelait-on jamais autrement que la grande rue, et aujourd'hui encore, tout le monde dit : « La Grand'Rue St-Laurent ».

La grand'rue était reliée à la ville par un pont volant appuyé sur chevalets, jeté sur la petite rivière. Ce n'était pas le pont Victoria. Il avait cependant sur ce dernier un incontestable avantage : piétons et voitures y passaient en liberté.

La rue Sherbrooke, le Beaver Hall, le quartier St-Jacques étaient des noms parfaitement ignorés. C'étaient des lieux sauvages, couverts de noyers, de coudriers, et de baies, et fruits sauvages, connus seulement des gamins qui allaient y chercher le dessert à leurs repas de grenouilles.

La rue St-Laurent n'était qu'un faubourg de ce côté, la ville proprement dite commençait au sommet de la côte de St-Lambert. Du temps des Français, il y avait eu des portes à cet endroit et les anciens disent : le notaire Labadie demeure aux portes de la cité.

Ce qu'il y avait de plus remarquable en fait d'édifices, c'étaient la cathédrale anglaise et la vieille église de la paroisse. La cathédrale anglaise a subsisté jusqu'en 1856, quand elle a été consumée par un incendie. Elle a été remplacée par ce pâté de maisons qui, en souvenir d'elle, a reçu le nom de la Cathédrale Block.

La vieille église de la paroisse faisant face au fleuve occupait une partie de la Place d'Armes et toute la rue Notre-Dame qu'elle coupait en deux.

Tout autour étaient rangés les comptoirs des puissantes compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. Dieu sait ce qu'il s'est brassé là de millions !

La rue Notre-Dame n'offrait rien de remarquable : la rue St-Paul était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, sauf que peut-être les maisons y avaient un étage ou deux de moins.

— II —

Le fleuve était libre de toute entrave comme au premier jour de la création. Il n'y avait pas d'autres quais que le pur sable du rivage. Le port renfermait beaucoup plus de canots d'écorce que de goelettes transatlantiques. Il n'y avait guère que l'**Euretta**, vaisseau de la compagnie du Nord-Ouest, qui fit le voyage d'outre-mer.

C'est un honneur pour Montréal de dire que la vapeur y fut introduite presque en même temps qu'aux États-Unis. C'est en 1807 que Fulton lança son premier bateau sur l'Hudson. Dès 1809 M. Molson avait des bateaux sur la ligne de Montréal à Québec.

Les premiers essais ne furent pas précisément heureux. Il fallait trois jours pour faire le trajet d'une ville à l'autre. Lors du premier voyage du **John Molson**, quand il fut arrivé aux eaux perfides du « Pied du Courant », la machine qui jusque-là avait fait assez bravement son devoir, resta impuissante à faire avancer le bateau. On donna au diable les idées nouvelles, et à l'aide de plusieurs paires de bras on tira le bateau à la cor-delle.

La population de Montréal était quelque chose d'assez singulier, ce n'était pas la population d'une grande ville, ce n'était pas non plus celle d'un village. Comme dans un village tout le monde s'y connaissait, mais il y avait un va-et-vient continu d'étrangers qui lui donnait la physionomie mobile d'une ville.

Les populations anglaise et française n'étaient pas confondues comme de nos jours.

La première, encore peu nombreuse, était représentée par quelques gros marchands, que d'injustes concessions de terres dans les townships venaient d'enrichir, eux et leurs enfants, jusqu'à la troisième génération.

La seconde se composait de nobles et de roturiers.

Le commerce ardent, cette âme des deux mondes, suivant la belle expression de Joseph Lenoir, n'avait pas encore nivelé la société en faisant les richesses accessibles à tous.

Toutes les grandes fortunes étaient alors concentrées dans les mains de quelques familles seigneuriales, qui, il faut le dire, venaient à la ville manger le fonds et les revenus de leurs domaines.

Le reste de la population comprenait les artisans, le commerce naissant, les professions libérales. Il y avait beaucoup de jeunes avocats, — l'encombrement dont on se plaint tant ne date pas d'aujourd'hui, — qui la plupart ont fait un joli bout de chemin, gens d'esprit, à la bourse légère, sachant se faire bien venir des vieux seigneurs et s'en faire donner leurs filles.

La classe beaucoup plus nombreuse était celle des « voyageurs ». À l'arrière des canots du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson vers le milieu de juillet, la ville en était inondée.

Ce qu'on appelait la Basse-Ville, c'est-à-dire l'espace compris depuis le fleuve jusqu'à la rue St-Paul présentait un mine à la fois réjouie et affairée tout à fait curieuse à voir. Il y avait là d'innombrables petits magasins de huit pieds carrés, pleins jusqu'au faite, d'étoffes, de hardes faites, de coiffures, de chaussures, de tout enfin ce qui peu habiller l'homme. Car en ce temps là, comme aujourd'hui, les Canadiens affectionnaient ce genre de commerce et ne sortaient guère de là.

Hiver comme été, les commis se tenaient sur la porte, interpellant les « habitants » et les « Voyageurs » dans un langage jovial qui devenait de suite gouailleur, si la pratique se montrait récalcitrante. Les commis étaient la terreur des "habitants". Hommes paisibles et polis ceux-ci ne savaient pas répondre aux gamineries. Les « voyageurs » eux n'étaient jamais en peine : les commis n'avaient jamais le dernier mot avec ces diables de corps qui leur décochaient par la tête quelques-uns de ces jurons inventés dans les chantiers, après quoi il fallait tirer l'échelle.

Si, au contraire, le passant se laissait gagner par l'éloquence criarde du commis, celui-ci en un clin d'oeil avait sauté derrière son comptoir et il vous avait étalé toute une cargaison de marchandises. Malheur à celui qui s'avisait de faire le difficile et de sortir sans rien acheter. Tout le magasin rassemblé sur le seuil le poursuivait d'invectives jusqu'à ce qu'il eût disparu.

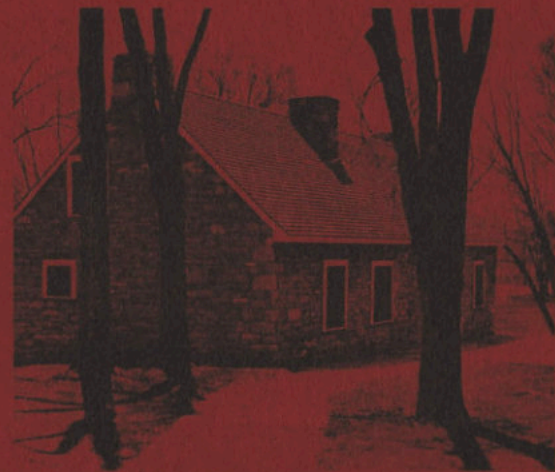
Ce mot de commis était un mot inconnu dans la langue des voyageurs. Les assistants du commerce comme les appellent quelques dictionnaires, n'avaient pas, parmi eux, d'autre nom que sauteux-de-comptoir : On devine qu'elle en était l'origine.

Ces messieurs qui forment aujourd'hui un corps très intelligent et très respectable, jouissaient d'une fort mauvaise réputation que, du reste, ils méritaient parfaitement. Il a coulé de l'eau dans le St-Laurent depuis cette époque jusqu'à l'incorporation de l'Association des Commis Marchands.

C'est ainsi qu'ont débuté dans la vie quelques-uns de ces gros marchands cossus qui étalent complaisamment leurs richesses au soleil.

J'ai même ouï parlé de deux frères qui pendant toute leur vie se sont signalés par leur activité et leur esprit d'économie. Ils n'étaient pas riches au début de leur carrière; ils n'avaient qu'un seul pardessus pour les deux. En hiver pendant qu'un restait au magasin, l'autre endossait le pardessus et faisait son quart à la porte. Quand il était engourdi par le froid, il rentrait, passait le pardessus à son frère qui à son tour faisait sentinelle. Ils devinrent immensément riches.

WILFRID LAURIER



Le Musée de l'Outaouais

VIENT DE PARAÎTRE
LE BON VIEUX TEMPS À HULL

Tome I

par EDGAR BOUTET

Publication de la Société historique
de l'ouest du Québec

Éditions Gauvin, Hull, 1971, 170 p.

EN VENTE :

Éditions Gauvin, rue Leduc
Librairie Cartier Mignault, rue Principale
Librairie Classique, rue Hôtel de Ville
Hull (Québec)

\$ 2.75

Société historique de l'ouest du Québec

BUTS :

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant à l'histoire de la région;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des municipalités de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers le résultat de ses travaux et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les municipalités de l'ouest du Québec dans le domaine toponymique et touristique.

SPHÈRE D'ACTION :

La Société exerce son activité surtout dans les sept comtés suivants du Québec : Témiscamingue, Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle, Papineau, Argen-teuil. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du terri-toire québécois ou canadien.

SIÈGE SOCIAL :

Hull, métropole de l'ouest du Québec.

Cotisation

Nota : La cotisation comprend l'abonnement à **Asticou**

- | | |
|-----------------------------|--------------|
| 1.—Membre ordinaire | \$5 |
| 2.—Membre étudiant | \$1 |
| 3.—Membre bienfaiteur | \$10 ou plus |

Veuillez adresser votre chèque ou mandat de poste à :

Monsieur le Trésorier
Société historique de l'ouest du Québec
Musée de l'Outaouais
Parc Jacques-Cartier
C.P. 7
Hull (Québec)

S.H.O.Q.

Nom

Adresse

Tél. : Domicile

Bureau

Occupation

Cotisation : 1) Membre ordinaire 2) Membre étudiant
Membre bienfaiteur